

gauche. Trois milles au delà de Camdless-Bay, de l'autre côté du fleuve, il s'arrêtait à l'appontement de Jacksonville, afin de mettre à terre le plus grand nombre de ses passagers.

Là, Walter Stannard débarqua en même temps que trois ou quatre de ces gens dont Texar s'était séparé, une heure et demie avant, lorsque l'Indien était venu le prendre avec le squif. Il ne restait plus qu'une demi-douzaine de voyageurs à bord du steam-boat ; les uns à destination de Pablo, petit bourg bâti près du phare qui s'élève à l'entrée des bouches du Saint-John ; les autres à destination de l'île Talbot, situé au large de l'ouverture des passes de ce nom ; les derniers, enfin, à destination du port de Fernandina.

Le *Shannon* continua donc à battre les eaux du fleuve, dont il put franchir la barre sans accidents. Une heure après il avait disparu au tournant de la crique Trout, où le Saint-John mêle ses lames déjà houleuses à la houle de l'Océan.

II

CAMDLESS-BAY

Camdless-Bay, tel était le nom de la plantation qui appartenait à James Burbank. C'est là que le riche colon demeurait avec toute sa famille. Ce nom de Camdless venait d'une des criques du Saint-John, qui s'ouvre un peu en amont de Jacksonville et sur la rive opposée du fleuve. Par suite de cette proximité, on pouvait communiquer facilement avec la cité floridienne.

Une bonne embarcation, un vent de nord ou de sud, en profitant du jasant pour aller ou du flot pour revenir, il ne fallait pas plus d'une heure pour franchir les trois milles qui séparent Camdless-Bay de ce chef-lieu du comté de Duval.

James Burbank possédait une des plus belles propriétés de pays. Riche par lui-même et par sa famille, sa fortune se complétait encore d'immeubles importants, situés dans l'État de New-Jersey, qui confine à l'État de New-York.

Cet emplacement, sur la rive droite du Saint-John, avait été très heureusement choisi pour y fonder un établissement d'une valeur considérable. Aux heureuses dispositions déjà fournies par la nature, la main de l'homme n'avait rien eu à reprendre. Ce terrain se prêtait de lui-même à tous les besoins d'une vaste exploita-

tion. Aussi la plantation de Camdless-Bay, dirigée par un homme intelligent, actif, dans toute la force de l'âge, bien secondé de son personnel, et auquel les capitaux ne manquaient point, était-elle en parfait état de prospérité.

Un périmètre de douze milles, une surface de quatre mille acres, telle était la contenance superficielle de cette plantation. S'il en existait de plus grandes dans les États du sud de l'Union, il n'en était pas de mieux aménagées. Maison d'habitation, communs, écuries, étables, logements pour les esclaves, bâtiments d'exploitation, magasins destinés à contenir les produits du sol, chantiers disposés pour leur manipulation, ateliers et usines, railway convergeant de la périphérie du domaine vers le petit port d'embarquement, routes pour les charrois, tout était merveilleusement compris au point de vue pratique.

Que ce fût un Américain du Nord qui eût conçu, ordonné, exécuté ces travaux, cela se voyait dès le premier coup d'œil. Seuls, les établissements de premier ordre de la Virginie ou des Carolines eussent pu rivaliser avec le domaine de Camdless-Bay. En outre, le sol de la plantation comprenait des high-hummocks, "hautes terres naturellement appropriées à la culture des céréales, des "low-hummocks," basses terres qui conviennent plus spécialement à la culture des caféiers et des cacaoyers, des "marshs," sortes de savanes salées, où prospèrent les rizières et les champs de cannes à sucre.

On le sait, les cotons de la Géorgie et de la Floride sont des plus appréciés sur les divers marchés de l'Europe et de l'Amérique, grâce à la longueur et à la qualité de leurs soies. Aussi, les champs de cotonniers, avec leurs plants dessinés en lignes régulièrement espacées, leurs feuilles d'un vert tendre, leurs fleurs de ce jaune où l'on retrouve la pâleur des mauves, produisaient-ils un des plus importants revenus de la plantation.

À l'époque de la récolte, ces champs, d'une superficie d'un acre à un acre et demi, se couvraient de cases où demeuraient alors les esclaves, femmes et enfants, chargés de cueillir les capsules et d'en tirer les flocons, — travail très délicat qui ne doit point en altérer les fibres. Ce coton, séché au soleil, nettoyé par le moulinage au moyen de roues à dents et de rouleaux, comprimé à la presse hydraulique, mis en ballots cerclés de fer, étaient ainsi emmagasinés pour l'exportation. Les navires à voile ou à vapeur pouvaient venir prendre chargement de ces ballots au port même de Camdless Bay.

Concurremment avec les cotonniers, James Burbank exploitait aussi de vastes champs de caféiers et de cannes à sucre.

Ici, c'étaient des réserves de milles à douze cents arbustes, hauts de quinze à vingt pieds, semblables par leurs fleurs à des jasmins d'Espagne, et dont les fruits gros comme une petite cerise, contiennent les deux grains qu'il n'y a plus qu'à extraire et à faire sécher.

Là, c'étaient des prairies, on pourrait dire des marais, hérissés de milliers de ces longs roseaux, hauts de neuf à dix-huit pieds, dont les panaches se balancent comme les cimiers d'une troupe de cavalerie en marche. Objet de soins tout spéciaux à Camdless-Bay, cette récolte de cannes donnait le sucre sous forme d'une liqueur que la raffinerie, très en progrès dans les États du Sud, transformait en sucre raffiné ; puis, comme produits dérivés, les sirops qui servent à la fabrication du tafia ou du rhum, et le vin de canne, mélange de la liqueur saccharine avec du jus d'ananas et d'oranges. Bien que moins importante, si on la comparait à celles des cotonniers, cette culture ne laissait pas d'être fructueuse.

Quelques enclos de cacaoyers, des champs de maïs, d'ignames, de patates, de blé indien, de tabac, deux ou trois centaines d'acres en rizières, apportaient encore un large tribut de bénéfices à l'établissement de James Burbank.

Mais il se faisait encore une autre exploitation qui procurait des gains au moins égaux à ceux de l'industrie cotonnière. C'était le défrichement des inépuisables forêts dont la plantation était couverte. Sans parler du produit des cannelliers, des poivriers, des oranges, des citronniers, des oliviers, des figuiers, des manguiers, des jacquiers, ni du rendement de presque tous les arbres à fruits de l'Europe, dont l'acclimatement est superbe en Floride, ces forêts étaient soumises à une coupe régulière et constante.

Que de richesses en campêches, en gazumas ou ormes du Mexique, maintenant employés à tant d'usages, en baobabs, en bois corail à tiges et à fleurs d'un rouge de sang, en papiers, sortes de marronniers à fleurs jaunes, en noyers noirs, en chênes verts, en pins australs, qui fournissent d'admirables échantillons pour la charpente et la mâture, en pachiriers, dont le soleil du midi fait éclater les graines comme autant de pétards, en pins-parasols, en tulipiers, sapins, cèdres, et surtout en cyprès, cet arbre si répandu à la surface de la péninsule qu'il y forme des forêts dont la longueur va de soixante à cent milles.